

Le Monde Illustré Album Universel

LE PLUS ANCIEN JOURNAL ILLUSTRÉ DU CANADA

BUREAU DE RÉDACTION
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance. 758.
Tirol du Bureau de Poste pour les journaux. 2191.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.Quatre mois. \$1.00. Payable d'avance.
Un an. \$3.00. Six mois. \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE. — Echos de partout, par L. d'Ornano. — La guerre russo-japonaise. — Le Fuji. — Mme Jean Bertheroy. — Le décolletage chez la femme. — Propos d'étiquette. — Les anges de la pitié. — Poésie: Jeunesse, par Jean Richepin. — Notes scientifiques (avec gravures). — Un miracle de Notre-Dame, par Noël Hervé. — Le tunnel sous la Manche (avec gravures). — Nouvelle: Une douleur, par G. Cavellier. — Choses vraies (avec gravures). — Poésie: A une inconnue, par Vanina. — Flottes de jadis et d'aujourd'hui. — Modes (avec gravures). — Récréation en famille (avec gravures). — Pages humoristiques. — Variétés.

SUPPLEMENT MUSICAL. — Menuet (XIII^e siècle) pour piano, par Schwanenberg. — Audante cantabile pour piano, op. 97, Beethoven.

FEUILLETONS. — Le portefeuille rouge. — Les larmes de l'innocence. — Histoire illustrée de Napoléon 1^{er}.

GRAVURES. — La comtesse Bernardaki. — Mme J. Bertheroy. — L'ouvroir des dames franco-russes. — T. Roosevelt et ses enfants. — Mme Roosevelt. — Eglise de Fianarantsoa à Madagascar. — Combat naval du Texel. — Le Neptune. — Maison engloutie dans le sol à Mayfield, Pennsylvanie. — Dessins humoristiques. — Rébus, etc. — Couverture en couleur.

ECHOS DE PARTOUT

Sans crier gare, un de ces jours, les statisticiens, vont classer notre bonne ville de Montréal parmi les plus grands centres intellectuels, et nous n'aurons qu'à nous incliner, à nous confondre en modestes remerciements. Car, s'il faut se fier aux apparences, à l'évidence, ce critérium de certitude, ce que j'avance n'est pas douteux. Pensez donc, trois congrès en une semaine: congrès des journalistes de langue française, peinant en l'Amérique du Nord; congrès de la jeunesse canadienne-française, et grand congrès des médecins de langue française du continent nord-américain.

Ce bilan littéraire est assurément digne de remarque, et in petto, je déclare que nous avons lieu d'être fiers de ce grandiose mouvement de la pensée latine, telle qu'elle se montre maintenant dans l'hémisphère boréal, de l'Atlantique au Pacifique.

Vous ayant déjà entrefeu de l'un de ces congrès, et les quotidiens ayant donné tous les détails concernant le deuxième, ci-dessus mentionné; je n'ajouterai que quelques mots à l'égard du congrès des médecins. D'après les comptes rendus des journaux, le nombre considérable des médecins ayant pris part à ce congrès, et les travaux qu'ils ont présentés, le placent au premier rang de ces sortes de réunions. Toutes nos sommités médicales, férues de la science française, s'y trouvaient, et même, l'Académie de médecine

de Paris, a fait aux congressistes l'honneur de déléguer un de ses membres, le célèbre professeur de gynécologie Pozzi, pour partager leurs travaux.

L'attention est délicate, et ne fera que resserrer les liens de sympathie qui unissent notre jeunesse studieuse au plus grand des centres de la pensée humaine. A cette ville de Paris, où l'on parle de fonder une institution, qui recevrait, dans les meilleures conditions de morale et d'hygiène, ceux des nôtres qui voudraient se rendre, de plus en plus nombreux, auprès des maîtres de la science et des arts français.

Espérons que ce beau projet se réalisera, et qu'on ne mettra pas trop de bâtons dans ses roues.

En tout cas, félicitons nos médecins de leur beau succès et de leur zèle, et souhaitons-leur tout le bien auquel ils ont droit.

* * *

Puisqu'il s'agit de médecins, causons un peu de Londres, qui est la capitale du monde la mieux pourvue en Esculapes de tous genres et de toutes spécialités.

D'après le "Medical Directory", annuaire officiel de la profession, dont l'édition de 1904 vient de paraître, leur nombre s'élèverait actuellement à 6,473, en augmentation de 408 sur le chiffre de l'an dernier. C'est une moyenne d'un médecin pour 845 habitants.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner d'apprendre qu'à part un petit nombre de chirurgiens ou de praticiens très connus et qui gagnent, eux, énormément d'argent, la grande majorité des médecins de Londres tirent, comme on dit, "le diable par la queue".

En Angleterre, la médecine est, d'ailleurs, la plus encombrée de toutes les carrières, puisque le Royaume-Uni compte aujourd'hui 37,730 médecins, et que nulle part, en Europe ou en Amérique, la proportion n'est aussi élevée.

Pour remédier à cette pléthore, on a augmenté d'une année la durée du stage d'étudiant, — il est de cinq ans à présent, au lieu de quatre, — mais l'accroissement est toujours très supérieur à celui de la population, et l'encombrement continue...

A bon entendeur salut. Tâchons d'éviter ce mal chez nous.

* * *

Nos disciples d'Esculape ne m'en voudront pas, j'espère, si je rapporte ici une coutume de leurs confrères du Céleste Empire. Je la décris avec d'autant plus de sincérité, que: étant donné le grand nombre de nos praticiens montréalais, et, la nuit venue, l'obscurité de quelques-unes de nos rues; nos édiles auraient lieu de se réjouir, et notre caisse municipale l'avantage d'en tirer bénéfice, si, dis-je, la dite coutume chinoise s'implantait à Montréal. La voici:

Chaque médecin doit, dès le crépuscule, placer devant sa porte, autant de lanternes allumées qu'il a eu de clients morts dans l'année.

Dernièrement, un Mongolien, ayant quelqu'un de malade chez lui, avise la demeure d'un docteur qui avait un piètre éclairage de six lanternes.

Aussi, se hâte-t-il d'y frapper, ayant déjà pleine confiance.

— C'est bien ici le docteur?

— Oui.

— Depuis quand est-il établi?

— Depuis ce matin.

Et notre bonhomme de fuir...

* * *

J'avoue qu'il est un peu ingrat de ma part de plaisanter sur le compte des médecins, d'autant plus que dernièrement j'eus maintes fois recours aux lumières de l'un de nos bons praticiens. Mais, que voulez-vous, une fois guéris, nous considérons presque comme de l'argent jeté celui que nous donnons à ces savants, et leurs notes — et quelles notes! — nous reviennent douloureusement à la mémoire.

— Ah! qu'il est beau d'être fataliste quand on est bien portant!

Du reste, la coutume de blaguer les Diafoirus est universelle. Ils ont trop d'esprit pour s'en plaindre. A Paris, ils sont les premiers à rire des boutades auxquelles ils donnent lieu, lorsqu'elles sont dans le genre des commandements transcrits ci-dessous, lesquels furent dédiés naguère aux médecins par un poète de la ville Lumière.

De grand matin te lèveras
Et sortiras pédestrement.

Les étages tu monteras
Et descendras pédestrement.

Les malades visiteras
Et les drogueras amplement.

De tes clients, tu ne tueras,
Que les mauvais rapidement.

Une fois l'an, tu remettras
Tes notes ponctuellement.

Puis aussitôt tu recevras
Des reproches abondamment.

Mais tes fournitures tu devras
Acquitter intégralement.

De tes confrères tu diras
Le plus de mal adroïtement.

A la nature attribueras
Tous tes échecs uniquement.

Mais pour toi seul réserveras
Tous les succès modestement.

Courbaturé, tu rentreras,
Et repartiras prestement.

C'est ainsi que tu passeras
Tous tes jours agréablement.

* * *

— Et la guerre? dites-vous.

Ma foi, en ce moment, elle va d'un train de casse-cou. Je ne vous en dirai pas grand' chose, car vous en suivez les péripéties sur les bulletins quotidiens.

Tout au plus, remarquerai-je, que l'on assure que: la première armée, général Kuroki, et la deuxième, général Oku, ont fait leur jonction et marchent sur Liao-Yang, où se livrerait bientôt une bataille décisive, dirigée du côté des Russes par le général Kouropatkine. Sur mer, l'escadre de Port-Arthur, dont toutes les unités avariées dès le début de la campagne sont maintenant réparées, aurait rejoint l'escadre des croiseurs de Vladivostock. C'est dire que: malheureusement, ça va chauffer à bref délai, de ce côté-là, pour employer un langage cher aux troupes.

Quel sera le résultat de la formidable lutte qui se prépare? Bien fin qui le pourrait deviner. Les dépêches que nous lisons sont trop contradictoires, ou trop inspirées, pour qu'elles puissent servir de base à un jugement populaire sain et désintéressé.

Une chose est certaine: c'est que Russes et Japonais font preuve, au feu, du plus grand courage, la tactique de ces derniers ayant été jusqu'ici impeccable.

* * *

Les épreuves que la guerre russo-japonaise inflige aux sujets de Nicolas II, montrent une fois de plus combien grand est le patriotisme slave. Si l'on remarque que, depuis des mois, les troupes russes engagées ont toujours eu à lutter contre des forces japonaises supérieures et une artillerie à la fois plus puissante et plus nombreuse; il faut admettre que les Moscovites ont été en toutes occasions très courageux. Les soldats qui se battirent contre les jaunes à Wijou, à Kin-tcheou, à Tulissu, sans parler des marins héroïques du "Varyag" et de ceux de Port-Arthur: sont bien les dignes descendants des braves de la Moskova. Afin de montrer ce qu'étaient ces derniers, hommes d'il y a tantôt un siècle, bien que l'histoire suivante ait été narrée maintes fois, je la répète pour nos jeunes lecteurs qui l'ignorent:

Le Tsar Alexandre et le roi de Prusse, déjeunant un jour avec Napoléon 1^{er}, à Tilsitt, vantaient la bravoure et le dévouement de leurs soldats respectifs.

— Mes hommes m'obéissent aveuglément, disait le Tsar.